

L'HISTOIRE  
de la  
SEMAINEL'AUTEUR DE « LA CARTE  
ET LE TERRITOIRE »  
À LU SES NOUVEAUX POÈMES  
SUR FRANCE CULTURE

Michel Houellebecq était entré en littérature en 1991 par la grande porte de la poésie, avec un recueil intitulé *La Poursuite du bonheur*. Mais depuis 1999 et la parution de *Renaissance*, il n'avait plus publié de poèmes. Dimanche dernier, invité de l'émission « Ça rime à quoi »

## Le retour de Houellebecq

sur France Culture, il a lu quelques-uns de ses nouveaux poèmes et parlé de son « expérience d'écrivain poète ». Il a évoqué la rime, qu'il continue d'affectionner, parce qu'« elle permet d'écrire ce qu'on n'avait pas pensé qu'on oserait écrire ». Interrogé sur la brièveté de

ses nouveaux textes, il a expliqué que la poésie était une « question d'état physique » : « Même si un alexandrin est désespéré, il faut avoir une certaine énergie pour en écrire un. Quand on est apathique, l'octosyllabe vient plus facilement. » Il a constaté aussi : « Ecri-

re un roman est difficile. Écrire un poème, c'est soit facile, soit impossible. » Ce livre de poèmes paraîtra « à son heure » chez Flammarion. Houellebecq a précisé qu'il aimerait lui donner un titre long. Seule certitude, son talent de poète est intact. A. L.

## Je veux mourir, mon enfant...

**PIERRE BÉGUIN ET EMMANUELE BERNHEIM** Ces deux écrivains racontent la même histoire, celle d'un fils et d'une fille dont les parents, âgés et malades, veulent qu'on les aide à en finir.

ASTRID DE LARMINAT

« **L**A funeste échéance me fut annoncée avec le détachement qui convient à un

banal rendez-vous donné au détour d'une conversation. » Bien que la mention « roman » figure sur la couverture du livre de l'écrivain suisse Pierre Béguin, *Vous ne connaissez ni le jour ni l'heure*, on ne doute pas un instant en le lisant qu'il ait personnellement vécu cette histoire et qu'il l'ait bue jusqu'à la lie. Un jour, son père, âgé de quatre-vingt-huit ans, allongé sur son lit aux côtés de sa femme, lui dit : « Si tu es d'accord, on va partir. » Que ressent un fils auquel ses parents demandent la permission de se tuer ? Comment réagit-il ? Trois semaines après, durant la nuit qui précéda leur suicide, assisté par deux médecins de l'association Exit qui s'est fait une spécialité d'aider les gens à s'autodélivrer de la vie, ce fils, incapable de trouver le sommeil, écrit tout ce qu'il a sur le cœur et tente de comprendre les remords et la colère qui l'assailent. Il évoque l'histoire de ses parents, sa propre enfance et son adolescence, le fossé qui s'est élargi entre eux et lui au fil des ans et que la mort annoncée ne parvient pas à résorber. Tout en racontant les jours qui précéderent l'instant final, il essaie aussi de comprendre comment ses parents, fils et fille de paysans, élevés en territoire calviniste, habitués à tout supporter sans se plaindre, ont pu prendre une telle initiative. Et il s'interroge : les exigences d'ordre et de discipline qu'ils se sont imposées ne les ont-ils pas empêchés de vivre leurs fragilités ? La peur d'être inutile, de dilapider leur capital ne les a-t-elle pas poussés à s'éliminer ? L'idée de dignité véhiculée par la société, réduite à la notion d'autonomie, ne les a-t-elle pas acculés à cette décision ? « Être fort, maîtriser sa vie, éviter la honte absolue d'être à char-

ge de la société, autant d'injonctions sournoises auxquelles mes parents n'ont pas échappé », écrit-il.

« Je veux que tu m'aides à en finir. » La romancière Emmanuèle Bernheim était assise sur le lit d'hôpital où son père, âgé de quatre-vingt-huit ans, se remettait d'un AVC, lorsqu'il lui fit cette demande qui la laissa tétanisée. « Mon père me souriait. Un vrai sourire, un sourire comme avant, avec les yeux brillants, les pattes d'oies plissées (...), un sourire presque triomphal. »

## « Fin de partie »

Emmanuèle Bernheim et Pierre Béguin sont de la même génération 68 - elle est née en 1955 et lui en 1953. Ces deux écrivains de grand talent ont en commun d'avoir été confrontés, et même impliqués à leurs corps défendant, dans le suicide de leurs parents. Mais leur style et leur façon de réagir diffèrent. Contrairement à Pierre Béguin, Emmanuèle Bernheim n'analyse pas, ne cherche pas à prendre du recul pour élucider la confusion de sentiments et de pensées qui la submerge. Elle met en scène cette « fin de partie », qui durera sept mois, jusqu'au départ de son père pour la Suisse. Elle laisse au lecteur, rendu spectateur, le soin d'interpréter ce qui se joue.

Pierre Béguin, pourtant dressé par un père autoritaire à obtempérer, se donne le droit de mettre en cause la décision de ses parents. Emmanuèle Bernheim à qui son père, collectionneur d'art parisien qui partageait sa vie entre sa femme et des hommes, n'a jamais rien interdit, est, elle, paradoxalement incapable de lui désobéir, ne serait-ce qu'en pensée. Pour supporter l'insupportable, elle s'anesthésie, avale du Lexomil, puis comme cela ne suffit pas du Prozac. C'est l'avocat Georges Kiejman, l'un de ses amis, qui lui fait prendre conscience que ce que son père lui demande n'est pas normal : « Ton père m'a

toujours fait l'effet d'un homme extrêmement volontaire auquel il ne doit pas être facile de refuser quoi que ce soit. Je suis quand même un peu surpris qu'il demande ça à ses enfants. » Au fil des pages néanmoins, le portrait qu'elle dresse de son père entre les lignes s'affine. Un jour, cet homme pleure parce qu'il se regarde et ne se reconnaît pas : « Ce n'est plus moi » ; le lendemain, il s'étrangle de rire quand sa fille lui raconte un souvenir douloureux : son grand-père, alors qu'elle était une adolescente de 85 kilos, lui avait dit qu'elle était « monstrueuse ». Une autre fois, avisant à la télévision un bel homme, il dit à sa fille. « Tu vois, pour un type comme ça je renoncerais à la Suisse. » Pour elle, par contre, il n'y renoncera pas. Et lorsqu'elle lui explique qu'elle risque cinq ans de prison pour non-assistance à personne en danger si on apprend qu'elle l'a aidé à réunir les papiers demandés par l'association Exit, il s'en fiche.

## Libre choix

Pierre Béguin avait fait sien le droit à mourir dans la dignité. À la fin du récit, il tente d'élucider le malaise que lui inspire dorénavant cette idée, « un beau principe tant qu'il déploie ses atours dans l'abstraction ». Il médite sur la portée sociale d'un tel acte, débusque la logique utilitariste qui l'inspire, s'insurge qu'on parle de libre choix face au suicide. « Veillez donc, car le temps viendra - il s'approche - où vous connaîtrez tous le jour et l'heure ! Ce ne sera plus un choix personnel légitime mais un fait économique perfidement imposé à la conscience par une logique déshumanisée », conclut-il. Emmanuèle Bernheim, elle, laisse le mot de la fin au médecin d'Exit qui lui annonce au téléphone que « tout s'est bien passé ». Une petite phrase qui résonne étrangement.

Ces deux histoires de familles qui ne se ressemblent pas finissent néanmoins par converger. On trou-



ve dans l'un et l'autre récit des épisodes identiques : la constitution du dossier de candidature à la mort volontaire et l'absorption des deux potions finales, mais aussi le soupçon que les parents laissent planer que leurs enfants les ont poussés à en finir, le dernier repas au restaurant faussement festif, et le même adieu raté. Ce n'est pas parce qu'on en sait le jour et l'heure qu'on réussit sa mort. ■

Ces deux récits percutants témoignent que le débat sur le droit à mourir est loin d'être tranché.

PLAINPICTURE/  
GALLERY STOCK

**VOUS NE  
CONNAÎTÉZ  
NI LE JOUR  
NI L'HEURE**  
De Pierre Béguin,  
Éditions Philippe Rey,  
188 p., 17 €.



**TOUT S'EST  
BIEN PASSÉ**  
D'Emmanuèle  
Bernheim,  
Gallimard,  
206 p., 17,90 €.

